



Réception de Gabriel Ringlelet. L'étrange vie monastique de Roger Foulon

DISCOURS DE GABRIEL RINGLELET
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 26 SEPTEMBRE 2009

Dans *Le livre de la vie monastique*, Rainer Maria Rilke pour lequel, Monsieur, vous avez « tant d'affection et plus encore », je vous cite, « de l'admiration folle¹ » (1), Rainer, donc, puisque son amie Lou Salomé ne voulait plus qu'il s'appelle René, fait se rencontrer deux mots dont la proximité m'a toujours enchanté : *Dieu mûrit*. Le verset complet dit exactement :

Sans même que nous le voulions :
Dieu mûrit².

Et vous, Monsieur, dans votre *Petit traité d'un agnostique ou à tout le moins de quelqu'un qui se croyait ainsi bâti*, vous posez d'emblée cette question : « La solitude de Dieu est-elle plus supportable que celle d'un pommier³ ? »

Dieu mûrirait-il dans la solitude ? Ou, comme un champignon, dans l'obscurité ? Rilke, en tout cas, le laisse entendre à un jeune frère moine :

¹ Yves Namur, *Dieu ou quelque chose comme ça. Petit traité d'un agnostique ou à tout le moins de quelqu'un qui se croyait ainsi bâti*, Éd. Lettres Vives, coll. « Entre 4 yeux », Castellare-di-Casinca, 2008, p. 40

² Rainer Maria Rilke, *Le livre d'heures. Premier livre : Le livre de la vie monastique (1899)*, Paris, NRF Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1997, p. 279.

³ Yves Namur, *Dieu ou quelque chose comme ça, op. cit.*, p. 9.

C'est alors que courent, comme en d'obscures ruelles,
des bruits de Dieu dans l'obscurité de ton sang⁴.

J'ai pensé, mon cher Yves — laissons « Monsieur » pour Dieu, ou « Madame », avec la permission de notre sainte Compagnie ! — j'ai pensé à la *rue des aveugles*, à Strasbourg, « si étroite, écrivez-vous, qu'on pourrait presque toucher les deux côtés avec notre main droite et notre main gauche. (...) Et il me vient parfois à l'esprit que Dieu pourrait emprunter cette voie-là⁵ (...) ».

Merci pour la ruelle étroite.

Pour vos doutes. Pour votre désir. Et pour ce dieu « peut-être assis entre ces deux chaises-là⁶ ! ».

Merci pour *l'heure du précairé*⁷ et pour cette manière amoureuse de *regarder intensément les choses les plus ordinaires*⁸.

Merci pour votre *Si peu* si cher à Jean Grosjean⁹, pour votre chemin au creux des interstices, en ce *royaume de l'intervalle* dont parle François Cheng dans la foulée de John Keats¹⁰.

Et merci pour le Sept.

« Je ne veux que sept jours » écrit Rilke à la fin de *la vie monastique*¹¹, et vous... *Sept portes*¹², *Sept pas dans l'éphémère*¹³, *Sept pas dans la lumière*¹⁴.

Savez-vous que vous exercez un métier dangereux ? Pas médecin, non. Poète. « Une aventure à haut risque » confesse Mahmoud Darwich », et nulle compagnie

⁴ Rainer Maria Rilke, *Le livre d'heures*, *op. cit.*, p. 291.

⁵ Yves Namur, *Dieu ou quelque chose comme ça*, *op. cit.*, p. 56-57.

⁶ *Ibid.*, p. 52.

⁷ Yves Namur, *Le livre des apparences*, Paris, Éd. Lettres Vives, Coll. « Terre de poésie », Paris, 2001, p. 38.

⁸ Yves Namur, *Dieu ou quelque chose comme ça*, *op. cit.*, p. 23.

⁹ Jean Grosjean, *Si peu*, Paris, Bayard, 2001.

¹⁰ François Cheng, *Le Livre du Vide médian*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 13.

¹¹ Rainer Maria Rilke, *Le livre d'heures*, *op. cit.*, p. 306.

¹² Yves Namur, *Le livre des sept portes*, Paris, Éd. Lettres Vives, coll. « Terre de poésie », Paris, 1994.

¹³ Yves Namur, *Figures du très obscur*, Echternach/Trois-Rivières, Éd. Phi/Les Écrits des Forges, ch. 1, 2000, p. 9-23.

¹⁴ Yves Namur, *Sept pas dans la lumière*, aesth. éditions, 2003.

d'assurance n'accepte de couvrir ce risque car elle sait qu'en poésie, les accidents de la circulation sont très nombreux¹⁵ ! ».

Pourtant, à en croire Henri Meschonnic, même les pires conducteurs sont invités dans cette affaire-là. « Ainsi, écrit-il, même si vous ne le savez pas, même si vous ne voulez rien en savoir, vous êtes, nous sommes, tous, travaillés par la poésie. Pour beaucoup, c'est en dormant. Allons, réveillez-vous¹⁶. »

Oui, merci, Docteur, de m'avoir réveillé de si bonne heure. Et de si bonne humeur quand la légèreté de votre ordonnance me pousse dans cet étroit passage que j'ose appeler, avec une majuscule, *Voie de l'amitié*.

C'est donc par cette Voie-là, étroite, comme la porte du même nom, un peu initiatique, que vous m'avez entraîné, à vos risques et périls, aux miens aussi peut-être, dans cette Compagnie.

Je n'ai pas encore beaucoup à en dire. Je ne la fréquente que depuis quelques mois. Assez cependant, pour en ressentir le côté monastique. Je veux bien dire franc-maçon. La différence n'est pas grande. Une même fraternité, je crois, perçue dès le premier jour, si proche, « qu'on pourrait presque toucher les deux côtés », le mur monastique et le mur maçonnique, « avec notre main droite et notre main gauche ».

Merci, chers Consoeurs, chers Confrères, de m'accueillir à votre table, dans la petite cuisine — bleue ? — de l'Académie. J'y ai déjà goûté — je cite mon parrain :

Des lettres rondes

Et des voyelles farineuses

Sans oublier

¹⁵ Mahmoud Darwich, *Entretiens sur la poésie. Avec Abdo Wazen et Abbas Beydoun*, Actes Sud, 2006, p. 30.

¹⁶ Henri Meschonnic, *Vivre poème*, Dumerchez, 2006, p. 26.

un poème vert
Qui se répand sur la table

Et pleure
Comme le riz au lait
Ou la mer des Sargasses¹⁷

Dans cette bonne auberge fondée par Jules Destrée, en 1920, l'Académicien
« rêveur » dit :

« Pèse le sel
Sur ta langue,
Plante un poivrier
Sur la table,
Nage et dors
Dans les cuisines
Bleues¹⁸ »

Ainsi dormons-nous à l'Académie, Mesdames et Messieurs, mais, comme y insiste
mon poète-présentateur préféré :

Éveillés, *parfois*,
Dans un regard
Il nous arrive même d'entendre
Silence et soupirs¹⁹.

En fait, vous l'aurez compris, depuis un moment déjà, je vous parle aussi de Roger
Foulon. Car il aimait *La petite cuisine bleue* d'Yves Namur et la « furtive jouissance

¹⁷ Yves Namur, *La petite cuisine bleue*, Echternach/Trois-Rivières, Éd. Phi/Les Ecrits des Forges, coll. G.R.A.P.H.I.T.I, 2002, p. 110.

¹⁸ *Ibid.*, p. 100.

¹⁹ *Ibid.*, p. 100-101.

des sens²⁰ ». Mais, la bécasse, il la cuisinait plutôt à la bière de Chimay. Mon Prieuré en sait quelque chose qui la marie subtilement au fromage de Herve. Et Dom Veilleux, l'Abbé de Scourmont — le Mont du Secours — ne va pas me démentir, lui qui est un peu le Chef étoilé du pays de l'Eau noire.

Vous voyez qu'on n'échappe pas au menu des moines. Franchement, comment voulez-vous que je rende hommage à Roger Foulon sans ouvrir ici le Livre des Heures et chanter avec vous l'Office monastique.

Son nom, déjà, nous conduit au cœur de la contemplation : Foulon. Un nom « qui me faisait rêver » confie notre regretté confrère Georges Sion, parce qu'il évoquait pour moi le noble travail de celui qui foule le feutre ou le drap pour lui donner sa souplesse ou sa douceur. (...) Un homme qui foule sa terre, mais qui est aussi un foulon du verbe et du papier²¹ ». Un foulon qui donne éclat et lumière à ce qu'il touche puisque Marc prétend, dans son Évangile de la Transfiguration, que les vêtements de son maître devinrent « si blancs qu'aucun foulon sur terre ne saurait blanchir ainsi²² ».

« ... Et puis une hauteur, et puis une solitude, et puis une lumière » commente le secrétaire général de l'Académie Goncourt, Didier Decoin, qui voit dans ce verset de Marc « toute l'histoire monastique ainsi résumée dans son éblouissante simplicité²³ ».

Mais la neige du Thabor ne dure qu'un moment. « Où va le blanc quand la neige a fondu ? » demande le rabbin Marc-Alain Ouaknin²⁴. Même le moine, lui surtout, va rejoindre la plaine. Et c'est bien là que Roger-le-veilleur, « prêtre – serviteur de la terre et du ciel » comme il se définit lui-même dans un de ses poèmes²⁵, là, dans l'immense ordinaire, qu'il va célébrer la beauté à travers le plainchant d'une parole si brûlante et si sensuelle. Car « il nous reste encore à célébrer »

²⁰ Expression de Pentti Holappa dans *Les mots longs*, citée par Yves Namur, *ibid.*, p. 121.

²¹ Georges Sion, « Le nom de Foulon » dans AEBLF, *Roger Foulon. Mélanges*, Amay, Maison de la poésie, 1995, p. 9 et 11.

²² Évangile de Marc, 9, 3.

²³ Didier Decoin, *Les sentinelles de lumière*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Littérature ouverte », 2009, p. 85.

²⁴ Dans sa préface au livre de Denis Peiron, *Blancheur de l'exil*, Paris, Éd. Caractères, 2004, p. 12.

²⁵ Cité par Claudine Bernier dans « Roger Foulon, poète de la terre et du ciel », *Hommage à Roger Foulon*, Thuin, Le Spantole, n° 353, novembre 2008, p. 22.

remarque François Cheng dans le Livre du Vide médian²⁶, avec de *l'ici* faire de *l'au-delà* dirait Rilke, « quand la limite et l'illimité deviennent visibles en même temps » selon la fulgurante perception de Philippe Jaccottet²⁷.

Si je ne devais retenir qu'un mot pour dire Roger Foulon, ce serait celui-là : *célébrant*. Encore faut-il interroger la couleur de sa bure monastique.

On a dit sa célébration *franciscaine*. Oui. Je le vois bien tout en brun quand le soleil d'Ombrie caresse la Thudinie. Mais alors, franciscain façon Giono²⁸. Pas tellement le François de Rossellini, même si Roger a égrené des fioretti dans son œuvre ; plutôt le *Très-Bas* de Bobin, avec « cette voix charnelle de l'âme²⁹ » quand il raconte « les lis des champs et les oiseaux du ciel³⁰ ». D'ailleurs, à ce propos, Michel Delaere confie un souvenir évocateur : « Roger m'avait répondu : *Dieu nourrit les oiseaux* et lisant mon étonnement d'ajouter *mais... pour peu qu'ils cherchent à manger*. Cette phrase de sa bouche, a fait basculer toute mon existence³¹ ».

Le noir lui va-t-il aussi bien que le brun ? L'imaginez-vous, Frère Roger, chanter Matines chez les *bénédictins* ?

À Maredsous, par exemple, avec Luc Moës, ou à Clerlande chez Jean-Yves Quellec où Dieu, paraît-il « perd la revanche mais il gagne la belle³² ». Un peu plus loin, peut-être, à Ligugé, en compagnie de François Cassingéna-Trévedy, moine-poète et marin-pêcheur, ou alors au pays de Gilles Baudry, l'abbaye de Landévennec, une sorte de Maredsous bretonne.

Alors, *bénédictin*, Foulon ? Par l'oreille, certainement. Car le *bénédictin* est un auditif, un écoutant. « À force de tendre l'oreille », me confiait un jour Frère Simon-Pierre, un de mes anciens étudiants, « le moine frémit au moindre

²⁶ François Cheng, *Le Livre du Vide médian*, *op. cit.*, p. 211.

²⁷ Philippe Jaccottet, *La semaison. Carnets 1954-1979*, Paris, Gallimard (NRF), 1984, p. 40.

²⁸ Roger Foulon, *Jean Giono, poète des hauts pays*, Tournai, La Renaissance du Livre, 2002, p. 41.

²⁹ Christian Bobin, *Le Très-Bas*, Paris, Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 1992, p. 107.

³⁰ Évangile de Matthieu, 7, 26-28.

³¹ Michel Delaere, *Hommage à Roger Foulon*, Le Spantole, *op. cit.*, p. 33.

³² Jean-Yves Quellec, *Dieu, face nord*, Cahiers de Clerlande n° 7, Ottignies-LLN, 1998, p. 88.

bruissement de l'écorce humaine ». D'ailleurs, peut-être avez-vous vu cette étonnante sculpture de Saint-Benoît qui n'est plus qu'une oreille... Une oreille que Roger Foulon mettra au service de l'Association des Écrivains Belges de langue française (A.E.B.) pendant plus de vingt ans. Une oreille exigeante, imaginative, qui saura frémir au moindre bruissement de la belle écorce littéraire de chez nous.

Et le *trappiste* alors ? Un regardant ? Je ne dis pas que Roger Foulon est passé du noir au blanc, il était trop nuancé pour cela, mais qu'il y ait en lui du Saint Bernard et de la couleur cistercienne, ça, toute son œuvre en témoigne ; la preuve quand il choisit en ouverture d'un chapitre de *Routes du poète*, son dernier recueil, la fameuse sentence du premier abbé de Clairvaux : « On apprend plus dans les bois que dans les livres³³. » Roger Foulon n'a jamais séparé les deux.

Trappiste, il l'est d'abord avec ses mains, dans sa manière de choisir un papier et de le caresser. Sa grande chartreuse à lui ne remonte pas à 1605, quand Frère Jérôme Maubec, ermite apothicaire, met au point l'Élixir que vous savez, au bouquet exceptionnel, que l'Académie se permet de déguster sobrement, une fois par an, lors de la séance de nouvel an... Notez qu'il existe aussi, à fin médicinale uniquement, ou poétique, puisque Yves Namur nous a convaincus de mélanger les deux, une petite potion végétale composée de 130 plantes aromatiques et qui, à 71°, vous offre, comment dire ?, un dérèglement des sens assez exceptionnel.

Plus sobrement, Roger Foulon nous propose des « *Senteurs sauvages* » qu'il a sélectionnées à l'intention de « l'Académie du Goût et de l'Esprit culinaire » où Yves Namur, encore lui, l'a entraîné un jour. Réalisés dans sa distillerie artisanale et très peu clandestine, ses poèmes « ont été composés patiemment à la main en Garamond corps 12 et 18. Le papier choisi est du Bütten rosa rauh. La couverture est du papier Van Gelder Zonen³⁴ ». Un vrai millésime.

Que diriez-vous du menu en « s » ? :

³³ Roger Foulon, *Routes du poète*, Châtelaineau, Le Taillis Pré, 2008, p. 101.

³⁴ Roger Foulon, *Senteurs sauvages*, Thuin, Éd. du Spantole, 1989, non paginé.

Serpolet du rêve
Sauge du regard
Sureau des pupilles
Sorbier des artères,
Scabieuse de l'âme,
Salive des mots...
Senteurs de la vie
Sur la page blanche³⁵.

Je vous recommande en particulier son « Consommé de perdreau aux herbes du jardin », suivi d'une « Charlotte de foie de canard au miel toutes fleurs et vinaigre de lavande ». Et si vous avez encore envie d'un petit dessert, il reste chez Namur...

Ah,
Toutes ces « îles flottantes »
Dans l'assiette du passant !

T'en souviens-tu

Qui un soir
Marchaient comme des folles
Sur les doigts

Et pleuraient avec les larmes
Et le verre de « Quarts de Chaumes » ?

T'en souviens-tu encore³⁶ ?

Patience, la réception arrive. La vraie !

C'est un principe de l'Académie, surtout à l'heure des « Réceptions » :
Bien manger.

³⁵ *Ibid.*, non paginé.

³⁶ Yves Namur, *La petite cuisine bleue, op. cit.*, p. 67.

Bien boire.
Pas de petit Jésus...
Mais de très longs discours...
À votre gloire !

Je vous disais donc que Roger Foulon était surtout trappiste...

Mes consœurs et confrères présents ce jour-là n'ont certainement pas oublié sa « communication » du 10 juin 2000 consacrée aux « Écrivains à la Trappe ». Avec T majuscule, rassurez-vous !

Ainsi, Rimbaud serait, peut-être, passé à l'abbaye de Chimay. Verlaine, très probablement. Verhaeren sûrement. D'ailleurs, au moment de composer son livre *Les Moines*, le cher Emile demande à sa sœur de lui confectionner un froc de trappiste pour s'habiller ainsi le temps de l'écriture³⁷. Notez que Gabriel Garcia Marquez, lui, préfère la salopette du mécanicien. Dans une interview accordée au magazine *Lire*, il déclare : « Je ne veux pas me plaindre mais j'ai l'impression que ceux qui n'écrivent pas ne se rendent pas compte du drame que ça représente. Ce n'est pas de la démagogie de dire que c'est un travail d'ouvrier, un travail artisanal très dur. D'ailleurs, pour écrire, je m'habille avec une salopette de mécanicien. Mes proches disent parfois que je mets cette salopette pour des raisons psychiques, parce que je suis convaincu que le travail d'écriture s'apparente à celui d'un ouvrier. Mais pas du tout : c'est parce que c'est une tenue commode, que la salopette est le vêtement le plus pratique jamais inventé pour travailler. On l'enfile le matin, une simple fermeture éclair et hop³⁸ ...

Et on nous dira encore que l'habit ne fait pas l'écrivain !

Trappiste, Roger Foulon l'a surtout été, à mon sens, dans sa façon de vivre le fameux quatrième vœu dont on parle peu, le plus important peut-être : le vœu de stabilité.

Quand on entre à la Trappe, c'est comme à l'Académie : on n'en sort que les pieds devant ! Sauf si un concile vient bouleverser tout ça... Car le moine rejoint

³⁷ Roger Foulon, « Écrivains à la Trappe », *Le Bulletin de l'Académie Royale de langue et de littérature françaises de Belgique*, Tome LXXVIII, n° 1-2-3-4, année 2000, p. 77-89.

³⁸ Gabriel Garcia Marquez, interview dans *Lire*, reprise dans Bernard Pivot, *Écrire, lire et en parler*, Paris, Laffont, 1985, p. 460.

une communauté, une terre, un lieu qu'en principe il ne quittera plus. Si je suis de Chimay, je ne suis pas d'Orval. Et si je suis d'Orval, je suis loin de Rochefort.

C'est ici, me semble-t-il, qu'on touche le noyau de feu de la vocation de Foulon. Son abbaye s'appelle Wallonie mais il en a fixé le chœur en Thudinie. C'est là surtout qu'une vie durant, bien appuyé sur sa miséricorde, il aura le bonheur d'y ouvrir l'antiphonaire de son imaginaire.

En allant me promener dans les jardins de mon prédécesseur pour m'imprégner des senteurs et des paysages cachés derrière la clôture, j'ai contemplé la Sambre et j'ai pensé à un autre cours d'eau, plus modeste mais tout aussi attachant, et à un autre confrère qui vient de nous quitter, si proche lui aussi, à qui je dois la découverte d'une rencontre éblouissante entre la littérature et le journalisme : Lucien Guissard. Dans *Le vieil homme et la rivière* paru en 1999, il y parle de l'Ourthe, *li grande êwe* comme disaient alors les paysans d'Ortho et de Mousny, une grande eau que Guissard fait couler dans « la géographie cordiale » de celles « qui donnent une âme » aux villes et villages traversés, comme la Sambre à Thuin, le Danube à Vienne ou la Seine à Paris... « La rivière, au long des années, confie *le vieil homme*, la rivière m'inspire, comme la forêt sa compagne de toujours et les chemins de terre au milieu des champs, la très forte sensation de la longue durée³⁹. Ce petit coin d'Ardenne, Guissard l'a baptisé pour lui tout seul « le pays de l'ortie blanche⁴⁰ », alors que Roger Foulon, en traversant le sien, nous emmène, je le cite, « au blanc pays des aubépines⁴¹ ».

Guissard et Foulon sont bien de la même couleur, du même bois et de la même eau. Ils savent surtout avec Fernand Braudel qu'il n'y a pas d'histoire sans géographie et que « pour écrire un seul vers » — c'est ce que pensait Rilke — « il faut avoir visité plusieurs villes⁴² ». Est-ce pour cela qu'ils ont tant voyagé tous les deux ? Sans jamais oublier d'offrir un peu de terre lointaine à leur bonne terre natale.

³⁹ Lucien Guissard, *Le vieil homme et la rivière*, Ortho, Éd. Eole, coll. « Cailloux », 1999, p. 10 et 15.

⁴⁰ Lucien Guissard, *Histoire d'une migration*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Connivence », 1979, p. 14.

⁴¹ Roger Foulon, *Routes du poète*, *op. cit.*, p. 79-80.

⁴² Cité par Mahmoud Darwich, *Entretiens sur la poésie*, *op. cit.*, p. 33.

Mais on voyage aussi chez soi.

Roger Foulon, beaucoup peuvent en témoigner, n'en finissait pas de visiter les cours et les ruelles de son magnifique quartier abbatial. Un peu comme l'historien Georges Duby qui a su si bien pénétrer l'imaginaire du féodalisme. Tout récemment il confiait que, pendant longtemps et par privilège, il avait chaque année, quelques jours, l'autorisation de faire de l'abbaye de Sénanque, près de Gordes, une résidence de passage. A l'heure où les visiteurs s'en allaient, les lieux conventuels lui étaient abandonnés. Et ainsi, du soir au matin suivant, il visitait, revisitait, « l'une après l'autre, les salles, les galeries et jusqu'au moindre recoin du vaste phalanstère délaissé (...). Aucune architecture, ajoute le brillant médiéviste, n'est plus résolument que la cistercienne retournée vers l'intérieur. Et vers la nuit⁴³ ».

Je n'ai pas assez connu Roger Foulon pour savoir s'il lui arrivait d'explorer Thuin la nuit... Je sais seulement, après avoir lu Joël Mulatin, qu'« il photographiait, notait dans un petit calepin, prenait le pouls du terroir, humait l'humeur de l'instant, appréhendait l'âme de la région, faisait corps avec son fief⁴⁴ ». Je sais aussi qu'il demandait à Dieu, dans les *Routes du poète*, de lui laisser « très longtemps » (...) « cette richesse / D'errer dans le babil des choses qui m'ont faits⁴⁵ ».

Ma terre, ma raison, ma saison, ma maison,
Je pousse vos portails
(...)
J'entends rire ou pleurer derrière les façades
(...)
C'est là, au fond de moi, dans cette ville bleue
Que je promène mes plaisirs et mes silences⁴⁶.

⁴³ Georges Duby, *Intérieurs. Nuits. Sur une suite de Gérard Titus-Carmel*, Paris, Bayard, 2008, p. 37-38.

⁴⁴ Joël Mulatin dans *Hommage à Roger Foulon*, Le Spantole, n° 353, p. 81.

⁴⁵ Roger Foulon, *Routes du poète, op. cit.*, p. 81.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 67, 70, 83.

Ses plaisirs et ses silences, Roger Foulon va les promener à travers les juillets musicaux, les marches folkloriques, les périples littéraires, les découvertes dialectales et la mise à l'honneur, surtout, de tant d'artistes de son pays. Avec Willy Bal, Péji, Gustave Marchoul, Thierry Haumont... et bien d'autres Compagnons du tour de Thudinie, l'artisan typographe en cache-poussière franchira tous les degrés de la corporation, jusqu'à la maîtrise, comme en témoigne notamment ce chef-d'œuvre de bronze et de feu qui a nom *Le Spantole* : une publication artistique et littéraire unique en son genre, éditée sur les presses du même nom.

Mais qu'il s'agisse du bleu de Thuin ou des vives couleurs de cette Wallonie qui lui tenait tant à cœur, comme pour l'architecture cistercienne, le regard de Foulon était « retourné vers l'intérieur ». Rien à voir, donc, avec cette Wallonie anecdotique dont on exhume « les petites affaires » pour reprendre l'expression de Lucien Guissard. Je parle ici de cette pudeur wallonne qu'évoque si justement Jean-Luc Wauthier, là où il rapproche, il a raison, Roger Foulon et Hubert Krains⁴⁷, la pudeur d'un Giono à Manosque quand le local touche à l'universel et quand, surtout, la poésie se met « à la portée de tout le monde » se réjouit mon prédécesseur dans la belle étude qu'il a consacrée au « poète des hauts pays⁴⁸ ». Une Wallonie-humanité, que l'on porte en soi comme une femme son enfant. Une Wallonie toujours à mettre au monde et que Roger Foulon accueille avec autant de douceur que de gravité.

D'ailleurs, toute son œuvre romanesque en témoigne. Car le moine à beau faire vœu de stabilité, son engagement le plus sincère n'empêche pas le déchaînement du fleuve et le cognement des barques. L'abbaye n'a jamais été une longue Sambre tranquille... Le roman foulonien non plus, car il y a un Foulon ombrageux, tourmenté, bien plus sauvage que les jardins de sa poésie.

Un Foulon de l'étrange et du fantastique comme l'a souligné notre confrère Jean-Baptiste Baronian. Un Foulon qui souffre et un Foulon qui doute. Parfois

⁴⁷ Jean-Luc Wauthier, « Roger Foulon, écrivain de la Wallonie profonde » dans *Roger Foulon. Mélanges, op. cit.*, p. 12.

⁴⁸ Roger Foulon, *Jean Giono, poète des hauts pays, op. cit.*, p. 41.

dressé sur ses ergots. « Un coq qui tenait sa basse-cour à l'œil » m'a écrit Emile Kesteman. « Et si le soleil ne se levait pas, il refusait de faire retentir son chant matinal⁴⁹ ».

Mais « Où vont les personnages des romans de Foulon ? » demande Jacques Crickillon qui l'a reçu ici même en février 2000⁵⁰.

Regardez Cornil, par exemple, le rebouteux de *Vipères* qui fait un peu penser à *Blaise Menil, mains de menthe* de Jean-Pierre Otte. Ou à Djo dans *Déluge*, ou à Jean Geneste et son *ultime rendez-vous*, déchiré comme tant de héros de Foulon : « Où est le bien, où est le mal ? ». Je pense encore à La Redoute dans *Un enfant de la forêt*. Rien à voir avec la célèbre côte de Liège-Bastogne-Liège ! Stanislas-Joseph-Alexandre Leclercq dit la Redoute, un bandit d'honneur né au dix-huitième siècle en pays de Sambre et qui ferait bonne figure dans une bande dessinée de Jean-Claude Servais. Sans oublier Liberat, *L'homme à la tête étoilée, Libera nos a malo*, délivre-nous du mal, car de fait, il fallait fameusement le libérer ce Liberat, blessé dans les boues de l'Yser et qui s'enfonce, petit à petit, dans la douce folie d'une curieuse célébration sacerdotale. Et comme sa Véronique s'en inquiète, il convoque Saint Luc au quart de tour : « Tu ne comprends donc pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père⁵¹ ? » Car Foulon est tout le temps dans la Bible, dans les Psaumes, dans les Evangiles. Il y aurait une belle thèse à écrire sur la trace biblique chez Roger Foulon. Et sur la trace monastique, évidemment, comme en atteste encore *L'étrange vie de Saint Landelin*. Je me suis senti rejoint, plus que je ne m'y attendais, par l'histoire un peu réenchantée du fondateur des abbayes d'Aulnes, de Lobbes, de Wallers et de Crespin, que Roger Foulon nous présente comme une sorte de François bien avant l'heure d'Assise puisque nous sommes au septième siècle. Un Landelin qui, à quatre reprises, va défricher la terre d'une nouvelle fondation⁵².

Le moine ne retourne pas que le sol de son abbaye ou de ses sentiments. Sa géologie ecclésiale — c'est la belle définition que donne Joris-Karl Huysmans du

⁴⁹ Emile Kesteman, correspondance privée du 13 février 2009.

⁵⁰ Jacques Crickillon, « Discours de réception de M. Roger Foulon », *Le Bulletin*, Tome LXXVIII, *op. cit.*, p. 174.

⁵¹ D'après l'évangile de Luc 2, 49.

⁵² Roger Foulon, *L'étrange vie de saint Landelin*, Avin, Éd. Luce Wilquin, 2003, p. 130.

bréviaire — retourne aussi les mots, de jour comme de nuit, Grandes heures, Petites heures, de Vigiles à Complies. Des Heures qui déclinent avec tant de justesse la conjugaison des saisons de Foulon. Une poésie lyrique, élégiaque, oserais-je dire musicale et « jardinale », mais qui fait honneur, surtout, à ce que Grosjean appelait la « quelconquerie » des jours. Et il parlait de l'homme autant que de Dieu⁵³. Une « quelconquerie » faite chair insiste notre consœur Liliane Wouters⁵⁴, cousine — à quel degré ? — de Paul Verlaine, Marcel Thiry, Philippe Jaccottet, René-Guy Cadou, sûrement, mais je la vois surtout proche parente de Charles Le Quintrec, cette parole de l'immense ordinaire, quand il invite la poésie à « puiser largement dans les dictionnaires de la ferveur⁵⁵ ». C'est pour cela, sans doute, qu'elle se lève tôt. Pour chanter les laudes et célébrer « la messe des mots⁵⁶ » dans le petit matin. Une aube qui « roucoule⁵⁷ » suggère un Foulon soudain « colèbeû » ou « couloneû » (Je n'osais pas dire « fouloneû » !), « paroles du feuillage⁵⁸ » à l'heure du « grand office » comme il dit dans ses admirables *Jardins* :

J'entrai dans une église d'ombres.
(...)
Tout était prêt pour célébrer
Le grand office des saisons.
Je revêtis l'aube sacrée
Et marchai longtemps sur les mousses⁵⁹.

Je ne sais pas si ça vous a frappé, mais Roger Foulon aime revêtir des chasubles et des aubes... Ou en habiller sa poésie. « La sainteté des aubes » dirait Jacques Crickillon⁶⁰. Et vous entendez qu'entre les aubes et les laudes la parenté vocale

⁵³ Jean Grosjean, *Araméennes. Conversations avec R. Baubéret, D. Bourg et O. Mongin*, Paris, Cerf, 1988, p. 26, 39 et ss.

⁵⁴ Liliane Wouters, « Roger Foulon, une fragilité tchékoviennne » dans son ouverture à *Paroles du feuillage. Anthologie poétique*, Châtelineau, Le Taillis Pré, 2004, p. 11.

⁵⁵ Charles Le Quintrec, *La source et le secret*, Paris, Albin Michel, 1990, p. 21.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 17.

⁵⁷ Roger Foulon, *Jeux d'aube*, cité dans *Mélanges*, *op. cit.*, p. 124.

⁵⁸ Roger Foulon, *Jardins*, Thuin, Éd. du Spantole, 1976, p. 50.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 85.

⁶⁰ Jacques Crickillon dans Le Bulletin, Tome LXXVIII, *op. cit.*, p.178.

nous promet du beau grégorien. D'ailleurs, avant de rejoindre sa stalle végétale, Roger nous confie à mi-voix :

Je suis un moine à la recherche de moi-même.

Il n'est pas le seul !

Portant capuce, allant pieds déchaux pour louer
Celui qui me protège et me donne bonheur⁶¹.

Et il écrit cela au sortir de la clinique, après avoir subi, je cite toujours les *Routes du poète* :

Des ablations m'ayant réduit à peu de chose⁶².

Mais justement, il sent que la vie revient. Et c'est bien cela, chanter Laudes, quand...

Un seul merle venait d'inventer le printemps⁶³.

L'été, dans la journée du moine, s'exprime à travers les « Petites Heures » qu'on appelle parfois « médiaires ». Jadis à la queue leu leu de 9 à 14 heures, tierce, sexte et none se donnent aujourd'hui rendez-vous au temps de midi.

Roger Foulon, à ma connaissance, a moins chanté le milieu du jour. Je ne dis pas qu'il s'écartait du soleil, mais son œuvre est plus du matin et du soir. Elle cherche la source et se cache dans le sous-bois. Oui, de l'incendie, il y en a, des feux de forêts, surtout « parmi les jambes et les baisers⁶⁴ » comme en atteste son brûlant *dénombrement des choses*. Avec quel regard amoureux n'a-t-il pas célébré sa chère Marcelle tout au long de son œuvre ? Mais l'été de Foulon touche déjà à

⁶¹ Roger Foulon, *Routes du poète*, *op. cit.*, p. 92.

⁶² *Loc. cit.*

⁶³ Roger Foulon, « Matin de printemps », *Cantiques*, cité dans *Paroles du feuillage. Anthologie poétique*, *op.cit.*, p. 161.

⁶⁴ Roger Foulon, *Le dénombrement des choses*, Thuin, Éd. du Spantole, 1973, p. 104.

l'automne et à sa gravité⁶⁵. À sa récolte aussi. Même si le poète se préoccupe assez peu d'engranger. Dans *Cosmogonie*, par exemple, ce sont les faucheurs qui le fascinent :

Je faucille les jours, je faucille le temps
À petits gestes d'or nés de chaque seconde,
La lame jette à bas le blé de mes années⁶⁶ (66).

Vieillir. La grande affaire. Permettez-moi de vous en offrir cinq expressions que j'emprunte à cinq recueils différents. « Pénétrer, toujours plus loin, parmi les choses⁶⁷ ». Descendre « pas à pas l'escalier de cristal⁶⁸ ». Nous sommes à Vêpres à l'Heure où le « maïs tremble⁶⁹ ». Voici « le temps des sorbes⁷⁰ » et, bientôt, « sur la terre humide », on marchera « à pas de feuilles⁷¹ ».

... Jusqu'à l'arrivée de la neige à l'Heure des Complies.

Il a neigé tant de silence⁷²

écrit Gilles Baudry. Et Saint-John Perse :

Neigeait-il, cette nuit, de ce côté du monde où vous joignez les mains⁷³ ?

La neige, le froid, la maladie, la solitude, la mort... le poète des floraisons amoureuses regarde aussi son jardin en hiver. La mort, surtout. Roger Foulon en parle tout le temps. Il lui chante des psaumes en la priant d'aller voir dans la sacristie s'il n'y est pas ! Ou alors, il joue avec elle : « Ne regardez pas le renard qui passe... » Et il se précipite sur le mouchoir pour le porter plus loin. C'est qu'il l'a

⁶⁵ *Ibid.*, p. 116.

⁶⁶ Roger Foulon, « Moisson » *Cosmogonie*, Amay, Maison de la poésie, 2002, p. 145.

⁶⁷ Roger Foulon, « L'âge » dans *Le temps des sorbes*, 1981, repris dans *Paroles du feuillage*, *op. cit.*, p. 49.

⁶⁸ Roger Foulon, *L'envers du décor*, Thuin, Éd. du Spantole, 1967, p. 43.

⁶⁹ Roger Foulon, *Routes du poète*, *op. cit.*, p. 126.

⁷⁰ Roger Foulon, *Le temps des sorbes*, Thuin, Éd. du Spantole, 1981.

⁷¹ Roger Foulon, *Jardins*, *op. cit.*, p. 67.

⁷² Gilles Baudry, *Présent intérieur, précédé de poèmes choisis 1984- 1998*, Mortemart, Rougerie, 1998, p.

9.

⁷³ Cité par Gilles Baudry, *ibid.*, p. 9.

vue de près à deux reprises, « la froide⁷⁴ », la « rapace⁷⁵ ». Il sait bien les baxters et les cathéters et les infirmières « dans des glissements de mouettes rieuses⁷⁶ ». On a envie d'être à l'hôpital ! Et les sondes, et la morphine. Alors il en rit : « Mort fine ou mort douce⁷⁷ ? »

Mort, ma compagne, ma renarde
Couchée en rond près de mon cœur⁷⁸.

« Petite biche »... Il dit aussi « thermite » ou « mille patte »... Mais j'aime bien la « Petite biche » de *L'envers du décor*...

Petite biche...
Ne te détourne pas, enjambe la clôture.
(...)
Je sens ta patte se mêler à l'écriture
Et ta grâce bondir où débute le chant⁷⁹.

Nous y voilà : le chant !

Chanter la mort... à Complies. Accomplie !
La chanter pour la conjurer.
Jouer au mouchoir des mots.
Se cacher derrière un tronc et regarder plus loin, en direction de « ceux qui sont partis (...) vers la futaie » ... Savent-ils maintenant
À quoi servaient leurs trébuchements⁸⁰ ?
Et ont-ils atteint ce pays qui « parle à voix de luth⁸¹ » ?
Ce doit être un pays mouillé de poésie⁸² ...

⁷⁴ Roger Foulon, *Résurgence*, Thuin, Éd. du Spantole, 1963, p. 39.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 16.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 19.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 18

⁷⁸ Roger Foulon, *L'envers du décor*, *op. cit.*, p. 10.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 27.

⁸⁰ Roger Foulon, « Ceux qui sont partis », *Quotidiennes* (1982) repris dans *Mélanges*, *op. cit.*, p. 118.

⁸¹ Roger Foulon, « Pays mouillé de poésie », *Tout est parole* (1979), repris dans *Mélanges*, *op. cit.*, p.

115.

⁸² *Ibid.*, p.115.

Après la nuit et avant l'aube, il y a encore un moment suspendu. Ce n'est plus tout à fait l'hiver mais ce n'est pas encore le printemps. À ce moment-là, vers 3 ou 4 heures du matin, les moines chantent *Matines*. On dit aussi *Nocturnes* et aujourd'hui *Vigiles*, car, de fait, il s'agit de « vigiler », de veiller quand la naissance approche, de s'émerveiller suggère Yves Namur⁸³. Dans la simplicité, quelque chose comme un bonheur. Écoutez le début de *Cosmogonie* :

Il suffit d'un pain sur la table,
D'une table dans la maison,
D'une maison dans la lumière,
D'une lumière sur le pain
Pour que le bonheur soit ici⁸⁴.

Un bonheur. Et une joie... Surtout une joie. Une joie sur la pointe des pieds, habitée par la fragilité tchékovienne qu'évoque si justement Liliane Wouters, où l'important réside dans le « suggéré⁸⁵ ».

Le bonheur est soumis à l'équilibre, à l'harmonie entre l'intérieur et l'extérieur. Il a besoin de paix, de santé, de prospérité. La joie « n'a ni faim, ni soif. » C'est « une petite alouette » que contemple Didier Decoin, « aérienne, déliée, affranchie de haut, libre infiniment⁸⁶ ». Monastique.

L'Office se termine. Il est temps ! Mais vous êtes en retraite ici, non ?... Alors je grimpe vite une dernière fois au jubé de l'abbaye pour regarder de haut le chœur d'une œuvre tellement cousine du *Cantique des Cantiques*. Car chez Foulon comme chez Salomon, tout se joue dans un grand jardin de Genèse où la sensualité amoureuse déborde et envahit la terre elle-même, au point de réjouir le sacré primordial comme il est dit dans *Laudes pour elle et le monde* :

Toi ma compagne ma campagne

⁸³ Yves Namur, « Roger Foulon ou la poésie de l'émerveillement », *Le Spantole, op. cit.*, p. 85.

⁸⁴ Roger Foulon, « Il suffit », *Cosmogonie, op. cit.*, p. 13.

⁸⁵ Liliane Wouters dans sa présentation de *Paroles du feuillage, op. cit.*, p. 7-14.

⁸⁶ Didier Decoin, *Les sentinelles de lumière, op. cit.*, p. 80-81.

Mon enclos d'herbe et de chair
Je me promène sur la terre
Tes seins tes membres et tes yeux⁸⁷.

Saint Bernard en personne s'invite à cette liturgie-là, qui pour aider ses frères à rencontrer l'inconnaissable, leur a concocté une petite cuisine bleue de 76 sermons autour du *Cantique des Cantiques*. Et dans la foulée, Georges Duby affirme que les premiers cisterciens voyaient dans leur église « la chambre nuptiale, lieu secret, ombreux, préparé au plus intime de la demeure (...) pour la ferveur de l'étreinte⁸⁸ ».

Je me retire à pieds déchaux... en rendant grâce un dernier moment...

À Pierre-Jean Foulon qui a bien voulu me guider sur quelques-uns des sentiers du jardin familial. Et parce que les fils mettent aussi les pères au monde.

À mon instituteur, Maurice Dessaint, qui avait écrit sur mon bulletin de 6^e primaire : « Travaille bien, mais quelle langue ! » Vous avez compris que j'étais resté fidèle à la seconde partie du jugement !

Au Père Joseph Boly, mon professeur de rhétorique, pour la rencontre d'une langue et d'une poésie sans frontières : « la voix au cœur multiple ».

À mes filleuls. Trois selon la chair et trois selon l'esprit.

À mes frères, André et Roger.

Le premier, mon parrain, est un artisan imprimeur à la Foulon. Ça ne s'invente pas ! Très tôt, dans son atelier, j'ai pu admirer le papier Vergé, l'Ingres d'Arches, le Malmedy blond... et suivre cette manière subtile d'aller prendre les lettres dans les casses, les bas de casse surtout, pour les déposer sur le composteur.

⁸⁷ Roger Foulon, *Laudes pour elle et le monde*, repris dans *Mélanges*, *op. cit.*, p. 89.

⁸⁸ Georges Duby, *Intérieurs. Nuits*, *op. cit.*, p. 45.

Le second, Roger, est instituteur. Mais oui. À la Foulon. De la même école. De ce temps où le médecin de campagne, le curé de campagne et l'instituteur de campagne, même en ville, donnaient une assise à la société.

À mon père, artisan-maçon. Qui fréquentait les jubés et chantait en grégorien. Il a construit les dépendances contemporaines de l'abbaye de Rochefort.

À ma mère qui a franchi la clôture de cette même abbaye à l'ère de l'exclusion des femmes (certains disent que cette période-là n'est pas révolue...) et qui s'est tournée vers le père-hôtelier, médusé, en lui disant avec innocence qu'elle voulait sentir la décharge de l'excommunication. J'avais 5 ans. Il se pourrait que soit née, là-bas, à la frontière entre le permis et le défendu, quelque chose comme une vocation à l'impertinence ecclésiastique...

J'espère, chères Consœurs, chers Confrères, Mesdames, Messieurs, ne vous avoir pas trop inquiétés en donnant à penser que l'Académie était à sa manière, une sorte de monastère. Pourquoi pas, si vous voulez bien reconnaître, derrière notre clôture ouverte, le chant d'une belle et grande liturgie laïque.

Comme vous le voyez, et contrairement à certaines confréries voisines, nous sommes des moines et des moniales très peu ensoutanés, conduits par un Abbé-Secrétaire que l'on dit « perpétuel », ce qui prouve une fois de plus que, même ici, en un lieu si profane, l'au-delà croit devoir donner rendez-vous.

Un poète israélien, Amin Guilboa, exprime délicatement cet au-delà d'une vie et d'une œuvre. Et la fragilité végétale d'une lignée où j'ai bonheur à rejoindre Albert Mochel, Lucien Christophe, Jeanne Moulin et, bien entendu, Roger Foulon.

Sur ce chemin je ne passerai plus. J'appuie la paume de ma main sur l'écorce des mots.
Et avant que vienne la pluie, un autre homme passera, et lui aussi appuiera la paume de

sa main sur l'écorce de ces mêmes mots. Et sans le savoir, il ajoutera son toucher à mon toucher... Et après viendra la pluie... Tous les touchers glisseront avec elle dans la terre et ils y seront absorbés. Et un jour, la mémoire des mains remontera dans les racines et s'élèvera dans le livre et remplira les feuilles d'une verdure nouvelle. Où serai-je, moi, quand la respiration verte et courte de mes mains et de celui qui est venu après moi, se mélangeront dans le respir de la grande forêt⁸⁹ ?

Amen !

Copyright © 2009 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Gabriel Ringlet, *Réception de Gabriel Ringlet. Séance publique du 26 septembre 2009 : L'étrange vie monastique de Roger Foulon* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2009. Disponible sur : < www.arlffb.be >

⁸⁹ Amir Guilboa, cité et réécrit par Marc-Alain Ouaknin dans la préface à *Blancheur de l'exil*, *op. cit.*, p. II.